

Huysmans ne vivait pas encore dans ce panoptique géant qui est le nôtre aujourd'hui, mais il pressentait que l'esprit moderne était bien là, dans cette idée d'imposer un impérialisme d'un genre nouveau, la soumission à ce seul et unique espace-temps.

On se rappelle les lignes géniales qui semblaient dénoncer une sorte de défaut, alors même qu'elles décrivent sans doute l'unique façon d'habiter le monde, à savoir être soi-même habité par plusieurs temporalités. On ne vit pas dans le même maintenant, avait écrit Bloch. Finalement, en quoi est-ce un mal ? Certes, les âmes qui ont ce sentiment nostalgique sont en exil et peuvent tomber dans le ressentiment ; mais souvent la nostalgie reste un territoire-refuge, précisément un territoire qui propose un « maintenant », un espace-temps où l'illusion de pouvoir vivre sereinement se maintient. Il est vrai que cette nostalgie est assez intenable pour soi-même et pour autrui. Elle épuise aussi, elle isole, car l'entourage se fatigue de vouloir soit l'empêcher, soit la contrer avec des arguments rationnels, mais c'est là d'abord une vérité existentielle et émotionnelle, qui ne souffre pas vraiment le dialogue contradictoire, et par ailleurs, soyons réalistes, les constateurs de la mélancolie contemporaine, les nostalgiques, n'ont nullement tort ; ils choisissent simplement, parmi les faits décevants innombrables, ce qui conforte leur thèse. Ce qui protège alors les nostalgiques et les mélancoliques du ressentiment, c'est qu'ils ne sont plus dans l'envie, ils sont dans le regret, la déception, l'impossible oubli d'un passé illusoire, mais finalement cela les protège car ils ne « désirent » rien de ce monde. « *Tel qu'un ermite, il était mûr pour l'isolement, harassé de la vie, n'attendant plus rien d'elle ; tel qu'un moine aussi, il était accablé d'une lassitude immense, d'un besoin de recueillement, d'un désir de ne plus avoir rien de commun avec les profanes qui étaient, pour lui, les utilitaires et les imbéciles*¹. » Huysmans décrit parfaitement cela, ce « désir de ne plus avoir rien de commun » avec les autres, et non pas, comme l'homme ressentimiste, ce désir de faire payer ces autres qui lui donnent le sentiment d'être exclu de ce commun. Les relations entre le nostalgique et la modernité ressemblent à celles de Durtal et de Mme Chante-louve, celle-ci sautant sur ce dernier, de tout son désir, et le premier la repoussant

¹ J.-K. Huysmans, *A rebours*, 1884.

comme il peut, quasi horrifié par l'assaut concupiscent : « *Non, répondit-il ; il n'y a vraiment pas moyen de nous entendre ; vous voulez tout et je ne veux rien ; mieux vaut rompre ; nos relations s'étireraient, se termineraient dans les amertumes et les redites*². » Car là où le nostalgique ne veut plus rien, la modernité veut tout, elle ne veut pas renoncer : tout ce que la technique permettra sera fait, la volonté de puissance ne doit pas avoir de limite car elle voit dans celle-ci une frustration irréparable, que dis-je, une atteinte au progrès alors même que celui-ci est du côté du perfectionnement des âmes, et donc nécessairement du côté de la sublimation de la limite, et non de son déni. Chacun comprend qu'il est possible de repousser la limite, de vérifier qu'elle est ailleurs, mais chacun comprend aussi que la modernité ne se contente pas uniquement de ça et qu'elle valide le fait que la limite n'est pas structurelle pour l'homme.

Cynthia Fleury, *Ci-git l'amer*, pp. 308-310, Gallimard, 2020.

² J.-K. Huysmans, *Là-bas*, chapitre 19.